

**Alexander Moritz Frey**

# **Mon nom est Personne**

Roman

Traduit de l'allemand  
par Jean-Jacques Pollet et Pierre Giraud

Préface de Jean-Jacques Pollet

Gravures sur bois d'Otto Nüchel

La dernière goutte

## Le morceau de cristal

**P**AR UNE FROIDE MATINÉE D'HIVER, un homme, enveloppé de pied en cap d'une pelisse de renard bleu, se présenta à l'hôtel de ville et demanda à être reçu par le premier magistrat de la cité.

L'huissier examina attentivement l'inconnu et, après un moment d'hésitation, décida de ne pas le congédier sur-le-champ, mais au contraire de condescendre à lui donner quelques explications. L'étranger avait quelque chose d'un charlatan débonnaire, d'un bateleur prospère – longues boucles blondes, barbe blanche et lunettes roses nacrées.

– Que voulez-vous? Avez-vous une requête à présenter? demanda le portier qui cherchait à impressionner le petit homme en le toisant et en dilatant ses narines noires de tabac à priser.

– Absolument pas, répondit celui-ci.

– Mais que désirez-vous, alors? poursuivit l'autre sur le même ton inquisiteur. Sollicitez-vous une licence de commerce sur la voie publique? Troisième étage, troisième couloir, bureau 333.

– On ne peut vraiment pas se tromper, dit l'étranger. Puis il éleva la voix, une voix fluette, mais remar-

quablement bien timbrée. Ce n'est pas pour cela que je viens. Je désire – je vous le répète pour la dernière fois – parler au bourgmestre.

– Monsieur le Bourgmestre, répliqua l'huissier d'un ton sévère en détachant chaque syllabe, après avoir aspiré une petite prise de tabac, Monsieur le Bourgmestre ne peut pas être dérangé comme cela. Peut-être l'affaire pourrait-elle être réglée par le troisième adjoint ?

– Non, dit l'étranger.

– Alors peut-être par le second adjoint ?

– Pas davantage, rétorqua l'étranger.

– Alors il vous faudra revenir cet après-midi. Monsieur le Bourgmestre reçoit entre quatre et cinq.

L'étranger se présenta donc à nouveau à l'hôtel de ville l'après-midi. Cette fois-ci, l'huissier lui signifia qu'il devrait revenir le lendemain et prendre rendez-vous, comme tout le monde.

– Comment vous appelez-vous ? ajouta-t-il.

L'étranger, qui semblait s'attendre à cette réaction, tendit simplement à l'employé une lettre cachetée, en lui demandant de bien vouloir la remettre au bourgmestre, qui comprendrait tout de suite. Il ajouta qu'il repasserait le lendemain à quatre heures, pour être reçu en premier. Puis il s'en alla, sans attendre d'autre commentaire de la part de l'huissier.

La lettre remise au bourgmestre disait ceci :

« Cher Monsieur,

Je souhaite vous entretenir d'une affaire qui revêt autant d'importance pour moi-même que pour vous,



c'est-à-dire pour la ville dont vous êtes le premier magistrat. Épargnez-moi de décliner mon identité, j'ai la manie de prétendre garder l'anonymat, tout comme il y a des gens qui ne supportent pas que d'autres viennent fouiner dans leurs livres de comptes, leurs affaires de cœur, ou leur passé. Non plus, d'ailleurs, que dans leur avenir. Vivre l'instant présent, sans gloire et sans bruit... Je serai au rendez-vous cet après-midi. »

M. le Bourgmestre Bock se mit à réfléchir. Au pire des cas, il ne pouvait avoir affaire qu'à un fou. Il eut envie de faire la connaissance de l'auteur de ces lignes aux caractères si pointus, si étirés. Les quelques phrases de la missive remplissaient à elles seules quatre grandes feuilles de papier à lettres. L'encre violette avait quelque chose de mystérieux, comme l'image, le parfum d'un univers inconnu.

Il arriva à quatre heures précises. Il écarta d'un geste l'employé qui voulait l'annoncer et entra. Il s'inclina poliment, sans affectation, et tout en restant debout, il déclara, en ouvrant sa pelisse :

– Ravi de vous connaître. J'irai droit au but. Premièrement : j'ai l'intention d'acquérir le parc municipal. Deuxièmement : j'en offre à la commune la somme de soixante-treize millions. Je vous serais obligé de présenter cette proposition devant les instances compétentes. Je viendrai chercher votre réponse la semaine prochaine.

Sur ces mots, il se dirigea vers la porte.

Le bourgmestre se voyait confirmé dans son intuition

d'avoir affaire à un malade mental. Il retint cependant son visiteur. Il repensa à l'écriture démesurée de la lettre, en regardant cet homme de petite taille, mince et presque fragile, et se dit que cette écriture, finalement, d'une certaine façon, lui correspondait tout à fait. Il voulut en savoir plus sur cet étranger.

– Excusez-moi, dit-il, mais je ne vois pas où vous voulez en venir, avec cette plaisanterie. Expliquez-vous.

En disant ces mots, il essaya d'examiner les traits cachés derrière les lunettes roses de son interlocuteur, sans pouvoir discerner autre chose qu'une certaine expression de douceur. Encore celle-ci tenait-elle sans doute davantage à la couleur des verres.

L'étranger laissa passer un moment de silence.

– Je suis tout à fait sérieux, dit-il ensuite, mais il est légitime que vous doutiez que je sois en possession de la somme annoncée. Comment vous prouver ma bonne foi ? Je crains que les quelque dix marks que j'ai sur moi ne suffisent pas à vous convaincre.

Il regarda autour de lui, fouilla dans ses poches.

– Peut-être qu'avec cette pierre..., ajouta-t-il, en jetant sur le bureau un morceau de cristal de roche gros comme le poing, dont les arêtes tranchantes firent un trou dans l'étoffe verte du capiton.

– Que voulez-vous que je fasse de cela ? demanda le bourgmestre, contrarié par ce qui venait d'arriver à son bureau.

– Montrez-le à un joaillier. Il vous expliquera. Je vous le laisse en toute confiance ; je sais que vous êtes un homme d'honneur – il ne peut pas d'ailleurs en être

autrement, dans la position que vous occupez... Et il se mit à rire, sans que le bourgmestre pût deviner s'il y avait là une intention sarcastique, s'il devait se sentir flatté ou vexé.

L'étranger avait déjà la main sur la poignée de la porte.

– À la semaine prochaine. Soixante-treize millions. Adieu.

Resté seul, Bock eut un geste de désapprobation. « Balivernes! » s'écria-t-il. Mais quoi qu'il en soit, il était impatient de connaître l'avis d'un joaillier sur ce caillou dur et transparent comme le cristal. Il dépêcha un employé dans la bijouterie la plus proche.

Le joaillier répondit par ces lignes, écrites d'une main tremblante sur une carte de visite :

« J'ai l'honneur de porter très respectueusement à la connaissance de Monsieur le Bourgmestre que l'objet présenté est un diamant brut de la plus belle eau, d'une grosseur telle qu'il n'en existe certainement aucun autre pareil au monde. Le soussigné, encore sous le coup de l'émotion, se voit dans l'incapacité d'avancer une quelconque estimation, fût-elle approximative, de cette pièce d'une valeur incommensurable. »